

dont l'issue est déjà connue, Marius et Clémence sont plutôt spectateurs d'une extraordinaire scène, une ode à l'amour.

Enfin, «Les coquelicots de Sarajevo» est une courte pièce en trois actes. Ici, un peu comme l'avait déjà fait Emir Kusturica avec *Underground* – film qui a valu à son réalisateur la Palme d'or en 1995 –, Hilda Ducasse dresse un portrait de la Yougoslavie (1968-1993) à travers Ivana et Aïda, deux jeunes filles – l'une est chrétienne, l'autre musulmane – qui veulent réécrire la vie, c'est-à-dire faire tomber les barrières de haine. Dans les années quatre-vingt-dix, la guerre viendra assombrir ce rêve en saisissant sur son chemin leur enfant. Cette histoire est belle par le message qu'elle véhicule. Toutefois, elle aurait gagné à être développée plus longuement.

Comme son titre l'indique, ce recueil respire la liberté. Il est une bouffée de fraîcheur, un livre à lire sur les bords de mer. Pour les lecteurs qui souhaiteraient être déroutés par la beauté et la simplicité des mots, *L'R libre* vaut à coup sûr la peine d'être lu et relu.

Christian Violy  
Faculté Saint-Jean

**DESBIENS, Patrice (2002) *Hennissements*,  
Sudbury, Prise de parole, 103 p.  
[ISBN: 2-89423-142-3]**

Patrice Desbiens élabore son projet littéraire depuis vingt-six ans. Franco-Ontarien établi à Montréal depuis 1988, il continue de publier aux éditions Prise de Parole, maison fondée à Sudbury au début des années soixante-dix afin d'animer et de promouvoir les arts littéraires des francophones de l'Ontario. Avec *Hennissements*, le poète met en présence ses textes récents ou du moins jusqu'ici inédits et quarante textes publiés en début de carrière, en 1977, dans *Les conséquences de la vie*. Le rassemblement de textes écrits à deux époques différentes et dans deux espaces différents devant susciter bien des questions, posons ici celle de savoir quels aspects de l'écriture chez Patrice Desbiens ont évolué et lesquels en sont devenus les traits essentiels. Le poème éponyme du premier recueil figurant au cœur de la nouvelle publication constituera le point de départ de notre réflexion.

Tout fragmentaire qu'il soit, «Les conséquences de la vie» permet en effet de circonscrire quelques traits essentiels de la poésie de Patrice Desbiens. Composé de deux vers, ce poème illustre à lui seul la tendance minimaliste du poète et la pratique consistant à faire surgir de nouvelles perspectives, observations ou intuitions à partir d'un fait ou d'un «événement» ordinaire. En voici le texte:

Le minou se dépêche  
de traverser la rue.

À la fois récit et expression d'une vérité, le poème fait sentir le caractère agressif, dangereux, voire prédateur, d'un endroit de passage, représenté comme un entre-deux menaçant. L'on doit se méfier de la rue. De ses voitures. Et des gens au volant. Or, paru dans un des premiers ouvrages chargés de dire l'existence de la francophonie ontarienne, un ouvrage au titre grave et dont la couverture évoque la dégradation d'un triste buveur tenant une bouteille d'«Habitant», ce distique avait probablement pour référent le francophone minoritaire en Ontario, en mal d'identité. Mais peut-on le lire de la même façon aujourd'hui? Car, si Patrice Desbiens demeure franco-ontarien de cœur et d'esprit, il écrit actuellement à Montréal, la métropole francophone de l'Amérique du Nord, et ce, depuis plus d'une décennie. Aussi, pour moi, inclure un des premiers poèmes connus du public dans sa publication la plus récente, est-ce suggérer une évolution dans les préoccupations du poète? Désormais, ses textes acquièrent une dimension à la fois plus personnelle et universelle pour faire la critique de la société techno-vide qui a succédé à la société industrielle. Du coup, le minou du poème dit la fragilité de la vie qui doit se vivre dans un univers où machines, argent et préoccupations matérielles l'emportent sur les valeurs humaines. Force est d'y voir en filigrane la contestation de la société (post)moderne inhumaine, exprimée au moyen d'un récit lapidaire au sujet de cet ami traditionnel du poète — comme aussi des «amoureux fervents» et des «savants austères» — qu'est le chat. Dans l'épigraphe de *L'hiver de force* (1973) de Réjean Ducharme, Auchimine (oh! Ti-mine) est «tuée par une machine». En comparaison, le minou de Patrice Desbiens paraît naviguer dans un monde moins assasin.

Le lecteur se rappellera qu'au dénouement du roman ducharmien, l'hiver éponyme s'installe en permanence à Montréal le 21 juin, tant l'amitié s'avère une impossibilité. Dans *Hennissements*, les images de la ville et de l'hiver sont, avec celles du champ alimentaire, les plus nombreuses. Allons voir si, ensemble, elles en viennent à figurer un univers aussi invivable que celui de Ducharme.

Contrairement à la neige qui, chez Michel Tremblay, transforme le Plateau en paysage féérique, atemporel, celle qui paraît dans *Hennissements* est prosaïque: elle «tombe» (p. 31), est vieille:

Ils se regardent  
sans se voir [...]  
les faces de la rue  
aux yeux profonds  
aux yeux vieux  
comme la neige [...] (p. 8)

Les textes paraissant pour la première fois (que je sache) en 2002 attribue à la neige un rôle plus hostile. Dans le poème «Rien d'trop beau», elle s'humanise en même temps qu'elle déshumanise le sujet parlant, «décim[é]» après avoir été d'abord «dulcin[é]», et entrave la tentative d'appeler au secours:

Le téléphone rouge de  
mon cœur sonne  
en sourdine sous  
la neige nue (p. 62).

Dans le poème «Carte postale», en fin de compte, la neige est si abondante que le «gars [qui] pellette / la neige de / sur son toit» finit par jeter sa pelle du toit, après quoi «Il se jette / du toit», et le narrateur de conclure: «Il fait froid / à Montréal» (p. 23). Dans cette ville où même l'aquarium [est] gelé» (p. 26), lorsqu'arrive «[l]'hiver [qui] nous fait comme / un manteau sans poche [et qui] tourne autour de nous / comme sous la jupe sale d'un / derviche» (p. 63), «l'été [devient] un cerf-volant / accroché dans nos gorges» (p. 49).

Le lecteur aura remarqué le caractère concret, voire banal, des images chez Patrice Desbiens. On a affaire non pas à une âme romantique en proie à un malaise aussi indéfinissable que permanent, mais à des personnages bien

ancrés dans l'ici-maintenant. Ainsi, le paradigme alimentaire s'affirme pour rappeler que ce qui se passe dans les poèmes nous concerne tous. Mais c'est aussi, le lecteur l'aura peut-être deviné, que la ville est vorace. Toujours est-il qu'évoquer la condition humaine à travers des images banales où participent à la construction nombre de plats, condiments ou restaurants *fast-food*, etc., donne lieu à des trouvailles parfois saisissantes, parfois moins heureuses. Le mélange de catégories avec les risques que cela fait courir au poème me paraît avoir toujours existé chez Patrice Desbiens. *Hennissements* en témoigne, puisque les poèmes intitulés «Freshly Roasted / Fraîchement grillées», «Cène un, prise deux cents», «Ketchup» et «Le menu» ont tous paru en 1977.

Les poèmes que je viens d'énumérer figurent une ville anthropophage, mangeuse d'hommes, mais aussi, d'humanité. Toutefois, si le premier poème a le mérite de nous emmener à repenser l'expression «l'homme sandwich», en revanche, il ne se refuse pas à nous servir un calembour décevant: «L'hommelette fut / battu» (p. 9). Bien heureusement, dans les deux poèmes nouveaux du groupe «alimentaire», la plume du poète émule l'art du musicien Miles Davis, consistant dans «des croquis de joie / sur la douleur des murs» (p. 29). Ainsi, «Rapido», le premier texte du recueil, exprime l'aigre-doux de la scène de restaurant suivante:

La waitress de la poésie  
nous sert un hot chicken,  
froid, pas de  
petits pois verts.

Son smile est chaud et  
lisse.

Elle nous a reconnus (p. 7),

tandis que le sujet stérile du poème «Kiwi» rêve d'enfants en grattant le fruit éponyme, «pourri / entre ses jambes» (p. 74). Que l'aliment serve d'image aussi crûment désopilante ou qu'il participe à une image comico-lugubre comme dans les vers suivants:

Une ambulance passe:  
take out

pizza all dressed  
de la mort (p. 13),

il tend, comme le font tous les gestes et objets chez Patrice Desbiens, à contribuer au renouvellement du regard et au réinvestissement des menus faits de notre quotidien. Aux images-chocs dont on vient de voir quelques exemples, s'ajoutent la musique de l'écriture, dont les principaux procédés chez Patrice Desbiens sont les assonances, allitérations et anaphores, mais aussi l'emploi judicieux de certains éléments de la langue parlée – l'oralité, trait fondamental chez les écrivains des littératures de l'exiguïté selon François Paré et, effectivement, très présente dans les textes précédants du poète, se textualise relativement rarement dans ce recueil-ci, paraissant seulement lorsqu'elle favorise l'efficacité de l'expression – et les calembours.

Car si le poète dit ce qui ne va pas dans la vie, il n'oublie pas pour autant que cette vie, il faut la vivre, et que le rire aide à le faire d'une manière un tant soit peu lucide. Un mot ici de la couverture du recueil. La couverture porte un dessin d'enfant, figurant deux chevaux qui marchent l'un vers l'autre, la langue tirée. Trois nuages bleu clair flottent au «ciel», dont le troisième touche au jaune citron du soleil. C'est charmant de naïveté, et le titre du recueil semble dès lors suggérer la tentative de communiquer par tous les moyens possibles, quitte à user d'une langue peu poétique, au sens traditionnel du terme. J'ouvre le livre au hasard et tombe sur le poème «Les petits ganglions» (p. 84). Sa lecture m'horripile pour aussitôt me faire rire:

Les petits ganglions  
de nuages  
s'enragent et  
deviennent des  
cancers en peluche qui  
tombent sur les têtes des touristes  
et les mangent.

L'un d'eux dit  
(juste avant de  
mourir):  
on aurait dû rester  
dans l'autobus.

Me demandant ce que le reste du recueil cherchera à nous faire vivre, je lis ensuite les épigraphes. Le premier, une citation du poète Han-Shan, affirme que, si les lecteurs idiots dénigrent ses poèmes, car «n'y entend[ant] goutte», et que les médiocres croient y trouver «plus qu'essentiel!», les sages, eux (nous!), «éclatent de rire, simplement...». Le second, de l'écrivain populaire américain, Stephen King, affirme sur le mode ludique et dans un anglais parlé, la supériorité de «qui que ce soit»: «Boy, people have more fun than anybody, except horses, and they can't». Cela fait rire, tout en suggérant qu'en lisant les «hennissements» de Patrice Desbiens, il s'agira littéralement d'avoir du «fun noir».

#### BIBLIOGRAPHIE

DUCHARME, Réjean (1973) *L'hiver de force*, Paris, Gallimard, 203 p.

Pamela V. Sing  
Faculté Saint-Jean

**LÉVESQUE, Claire (2001) *Concerto rouge, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 178 p.*  
[ISBN: 2-921353-71-7]**

Petit roman policier léger et optimiste, *Concerto rouge* met sur scène le monde de la musique, de la passion et du crime.

Sébastien Druon, un pianiste dont la virtuosité et la sensibilité musicale commencent à faire de lui une vedette internationale, est abattu en plein concert. Qui est responsable du meurtre?

Druon, marié à Sophia Cordy, une femme plus âgée que lui et qui l'aide dans sa carrière, est un Don Juan ayant besoin de l'adulation des femmes. Il fait la connaissance d'une jeune femme, Mélissa Vallières, étudiante de chant, dont il s'éprend sérieusement. Pour la première fois de sa vie, il aime une femme, du moins jusqu'à ce qu'elle tombe enceinte. Voyant qu'il n'y a pas de place dans la vie de Sébastien pour un enfant, Mélissa se fait avorter, le regrettant après. S'est-elle vengée de son amant égoïste? Son amie Viviane, en colère contre celui qui a tant fait souffrir son amie, l'a-t-elle tué pour le punir d'avoir exploité son amie?